

# FRONDEUR

15 C<sup>MES</sup> = LE N<sup>O</sup>

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

## Deux hommes de cinquante ans.



Cinquante ans d'existence, quarante de travail,  
 Résultat: chômage, misère!

Cinquante ans d'existence passés dans l'oisiveté  
 Résultat: gloire, honneurs, richesses.

ABONNEMENT

Un an . . . . . fr. 7 00

Franco par la Poste.

Bureaux

12 - Rue de l'Étève - 12

A LIÈGE

Rédacteur en chef : H. PECLERS

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

# LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :

La ligne . . . . . fr. » 50

RÉCLAMES :

Dans le corps du journal

La ligne . . . . . » 1 60

Fait-divers . . . . . » 3 00

On traite à forfait.

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

## Platitude.

La cinquantième anniversaire de la naissance du roi a causé, dans notre belle patrie, un débordement incroyable de courtoisie. Tous les laquais du pays, toutes les vaniteuses nullités qui brûlent du désir d'étaler un bout de ruban sur leurs redingotes, s'en sont donnés à cœur joie. Fonctionnaires de tous poils, généraux ramollis, évêques, gardes civiques, tous s'aplatissent avec enthousiasme devant le makoko bruxellois.

Quant aux journaux conservateurs, libéraux ou calottins, ils ne tarissent point d'éloges sur sa majesté. C'est, entre la *Meuse*, l'*Etoile belge*, la *Chronique*, la *Gazette* et le *Journal de Bruxelles*, un véritable assaut de courtoisie, non à mains plates, mais à plumes plates.

— Sa majesté daigne entrer dans sa cinquantième année ! Quel monarque ! Quelle noble famille de souverains la Belgique a la chance de posséder. Car, il faut que le peuple le sache, Léopold I<sup>er</sup>, l'auguste père de notre souverain, a eu aussi cinquante ans. Ah, mais ! c'est une famille où l'on a de la suite dans les idées ! Et puis, quel souverain remarquable, ce Léopold II, comme il sait bien son métier et avec quelle grâce, depuis cinquante ans, il sait vivre, sans rien faire, aux dépens des bons belges !

Tel est, à peu de chose près, le langage des bonnes feuilles royalistes. Toutes, terminent naturellement leurs dythirambes en engageant le peuple à se réjouir de voir sa majesté atteindre sa cinquantième année.

Que diable ! cependant, en admettant même que Léopold II soit un brave homme, bon époux et bon père, tout comme le premier bourgeois venu, nous nous demandons encore où l'on trouve prétexte à ces acclamations.

Cet homme s'est — suivant l'expression de Beaumarchais — donné la peine de naître. Pendant les cinquante années de son existence il n'a fait, somme toute, que mener une vie assez oisive, prononçant sa peu gracieuse personne sur les boulevards de Bruxelles ou dans les allées des parcs de Ciergnon !

Cela mérite-t-il donc tant d'acclamations ? Et dans les rares circonstances où Léopold II a dû agir en souverain, a-t-il donc fait preuve de tant d'intelligence ?

Nullement. Chaque fois, il n'a fait que céder à la peur.

C'est ainsi que, lorsque les bourgmestres des grandes villes sont allés le prier de ne pas sanctionner la loi scolaire, Léopold II a crûment répondu qu'il signait indifféremment tous les projets de loi régulièrement votés par les Chambres.

Le roi ne pouvait plus ingénument avouer qu'il remplaçait simplement — à raison de 5 millions l'an — un tampon, un timbre sec.

Plus tard, après que des manifestations républicaines eurent effrayé le roi, celui-ci, renvoyant deux de ses ministres.

C'était peu brave et peu logique. Pour être brave, il eût fallu tenir tête à l'orage et garder tous ses ministres.

Pour être logique, il fallait sérieusement tenir compte des manifestations de l'opinion publique et dissoudre les Chambres.

Le roi n'a pris aucun de ces deux partis et ce qu'il a fait n'est ni d'un homme intelligent, ni d'un homme de cœur.

Notez que ce que nous répétons aujourd'hui, tout le monde le disait, il y a quelques mois.

Alors, pourquoi les fonctionnaires, libéraux comme catholiques, les gardes civiques etc., acclament-ils le roi, assez récompensé, somme toute, par les millions qu'il a touchés ?

Hélas ! pour cette raison qu'il y a des êtres qui sont nés pour s'aplatir devant le pouvoir. C'est pour eux une seconde nature, il faut qu'ils lèchent les pieds de que lqu'un.

La république triompherait demain, que nous verrions les mêmes individus acclamer le gouvernement républicain comme ils acclament aujourd'hui le roi. Il ne faut pas leur en vouloir ; ils sont nés comme ça.

CLAPETTE.

## Bourdes et Bévues.

Le roman-feuilleton tel qu'on le fabrique aujourd'hui à toute vapeur et sans le secours de la plus vague réflexion est une mine inépuisable de drôleries et de coq-à-l'âne.

Ainsi, je lisais dernièrement un roman intitulé : *Les Deux Mères*. Cette œuvre littéraire passe pour avoir fait monter comme une soupe au lait le tirage du journal qui a eu l'honneur de la publier tout d'abord.

Il y avait de quoi, comme on va le voir, car c'est un écrit tout-à-fait extraordinaire. Dans le chapitre : « La lettre de Bertin » on lit ceci :

« Madame la marquise,

« Depuis quatre jours, tous les matins, je prenais la plume pour vous écrire ; mais impossible ; ma main tremblait si fort qu'elle me tombait à s doigts. »

On ne peut se représenter sans moi le triste état de ce malheureux Bertin, obligé de ramasser chaque jour sa main qui lui tombe des doigts.

Il ajoutait d'ailleurs :

« Je suis dans un état dont on ne peut se faire une idée. »

Dans ce même récit, on trouve entre autres des phrases dans le goût de celle-ci :

« Une porte qui s'ouvrit lui ferma la bouche ! »

Elle dut, par la même occasion, lui casser le nez.

Cette littérature procédée de l'école hurluberlue dont le véritable fondateur fut Ponson du Terrail qui, dans la *Jeunesse du roi Henri* (Henri IV), montre un certain Godolphin errant devant la colonnade du Louvre, laquelle ne fut construite que deux siècles plus tard. Ce maître a parlé aussi d'un étudiant qui « n'avait cessé de boire durant toute la route et n'avait point desserré les dents. » C'est lui enfin qui mériterait les honneurs du Panthéon pour avoir trouvé cette chose grandiose :

— Il lui prit la main, — horreur ! elle était froide comme celle d'un serpent !

Au tome II d'*Un héritage tragique* de M. Constant Guéronlt, on peut lire que Georges de Mahiac achevait de s'habiller quand son domestique se montra au seuil de la chambre :

« Monsieur le vicomte est attelé, lui dit-il.

BIEN, répondit Georges. »

Georges n'était pas susceptible...

Il faudrait une colonne au moins pour signaler les bévues de la critique théâtrale. Tantôt c'est un feuilletonisme qui s'étend complaisamment à l'occasion d'une « première » sur les mérites d'un acteur qui n'a point joué ; tantôt un journaliste dont le siège était fait d'avance et qui raconte avec zèle les péripéties d'une représentation contremandée au dernier moment.

Il y a aussi les distractions vénielles du genre de celles-ci :

Le nouveau *Janot* est fait de deux Janot : celui de Dorrigny d'abord, qui fit courir le tout Paris de 1779 aux Variétés, cinq cents soirs durant...

Tenons-nous en à ce premier Janot ; il doit être le plus étonnant des deux, car il eût le don d'allonger singulièrement l'année.

Un autre critique encore attribuait l'autre jour à Renard ce vers de Montfleury :

Le mérite est un sot, si l'argent ne l'escorte.

Je préfère ce chroniqueur qui, parlant d'un certain « vin de constance contemporain du concile », semble attribuer de la sorte à la libre Helvétie, la production viticole du cap de Bonne-Espérance.

A propos de ce cap, je rappellerai que tout récemment un confrère parisien reprochait au *Journal de Rouen* d'avoir pris le Pirée pour un homme « en publiant une dépêche de capitaine Town, au lieu du cap Town. »

Mais ce redresseur de torts eût été fort en peine lui-même d'indiquer la position topographique du cap en question. Sans doute il le confondait avec la ville de Capetown, chef-lieu des possessions anglaises de l'Afrique méridionale.

ette région est d'ailleurs particulièrement féconde en bévues. Pendant la dernière guerre du Transvaal, un journal d'Alger reçut une dépêche annonçant que les Transvaaliens venaient de s'emparer d'Heidelberg et d'y proclamer la République.

Le rédacteur qui reçut cette dépêche se dit qu'il ne devait y avoir qu'un Heidelberg au monde, celui des bords du Neckar, et il imprima bravement son télégramme, sous cette forme inattendue :

« Bade. — Les Transvaaliens viennent de s'emparer d'Heidelberg. »

Il y a aussi les bévues contenues dans l'*Aperçu sur la géographie militaire de l'Europe*, destiné à l'instruction des officiers français et rédigé par un professeur de l'école militaire française.

L'auteur de cet aperçu aperçoit en Belgique des places-fortes où il n'y a plus depuis longtemps que des villes ouvertes comme des Charleroi, Gand, Ypres et Tournai. Il précise même : il dit notamment que la place-forte de Charleroi « quoique assez médiocre, est assez défendable. »

Il ajoute qu'on vient de restaurer la citadelle de Gand qui n'existe plus depuis 1876. Un autre écrivain militaire disait naguère ceci dans un ouvrage sur les torpilles :

« Le génie belge a fait deux expériences à Anvers, l'une dans le fleuve appelé l'Escaut, l'autre dans la rivière appelée : de Schelde ! »

Or, l'Escaut se dit Schelde en flamand...

!!!

ROBIN.

## Et le contrat ?

M. Warnant a promis au conseil et au public des détails sur le contrat du gaz.

Conseil et public attendent toujours. Les propositions de la compagnie étaient certainement connues du collège quand M. Warnant en a parlé au conseil.

Comment se fait-il, alors, qu'en deux semaines, on n'ait pu encore trouver le temps de faire imprimer ces documents afin de les soumettre au public.

Oublie-t-on que si la ville ne tombe pas d'accord avec la compagnie Orban, on aura à peine le temps nécessaire pour créer une usine ?

Ou bien, y songe-t-on trop ?

## A coups de fronde.

Après avoir parlé de deux tableaux offerts à la tombola de bienfaisance par la reine et la comtesse de Flandre, le *Journal gaga* ajoute :

« Ces deux tableaux, encadré et drapés avec luxe, sont entourés toujours d'un public nombreux ; ils font l'objet d'une tombola spéciale à 20 francs le billet, dont Mme de Braconier et Mme de Montefiore, les dames de nos honorables sénateurs, ont pris l'initiative et dont les billets s'enlevaient hier avec rapidité. »

De Braconier, de Montefiore, que ça de noblesse !

A quand de Marcachou ?

Les fêtes anniversaires du roi ont naturellement procuré aux journaux quotidiens, doctrinaires et cléricaux, l'occasion de se montrer plus plats encore que d'habitude.

Quelques extraits de divers journaux donneront une idée de la vacherie bourgeoise des épiciers du journalisme.

Signalons tout d'abord, un heureux début de M. Joseph Prudhomme dans la *Chronique* — ancienne feuille radicale :

Pour la fête d'aujourd'hui, il est particulièrement à déplorer que, justement, une fatale surprise électorale ait fait tomber depuis dix mois la direction de la politique intérieure du pays entre les mains des meneurs du parti ultramontain, le pire adversaire des libertés et des principes qui sont l'essence et la base de notre Constitution.

Les blessures faites par les iniquités gouvernementales seront lentes à se cicatriser. L'apaisement ne se

fera que le jour où le parti libéral reprendra dans le pays le rang qui lui revient, la prépondérance qui lui permettra de faire revivre partout le droit la liberté, le progrès.

Les fleurs patriotiques dont nous voudrions faire un bouquet au Roi pour son anniversaire ont été brisées et foulées au pieds par les janissaires de l'épiscopat.

C'est sous l'empire de ces préoccupations pénibles que nous offrons au roi Léopold II nos sincères souhaits et nos cordiales félicitations pour le cinquantième anniversaire de sa naissance. Notre vœu le plus fervent est de le voir régner longtemps sur la Belgique affranchie définitivement du joug ultramontain, la Belgique libre et fière et criant de tout cœur, sans arrière-pensée alors :

Vive le Roi !

Mossieu Joseph Prudhomme n'a jamais été mieux inspiré. Tous nos compliments à la *Chronique*.

La *Gazette Pétrus* s'est aussi particulièrement distinguée.

C'est cette feuille qui, pour expliquer la froideur glaciale du public a dit que celui-ci n'acclamait pas la famille royale parce qu'il était surtout « préoccupé du désir de contempler les princesses, de satisfaire sa curiosité toute sympathique »

C'est ça, comme s'il s'agissait de la girafe ou du chameau du cirque, n'est-ce pas ?

Bien maladroits, les officieux de la *Gazette* !

On sait qu'un malheureux, subitement atteint de folie, a passé son poing à travers la vitre de la portière de la voiture du comte de Flandre. Conduit au poste, ce pauvre diable — pas le comte de Flandre, l'autre — a été reconnu atteint d'aliénation mentale.

L'*Etoile*, après avoir raconté l'incident et constaté la folie du coupable ajoute :

Un employé de l'administration de ce ministre fanatique M. Vandepereboom enfonçant d'un coup de poing, au cri de *Jésus ! Maria !* la portière d'un carrosse royal revenant du *Té Deum*, c'est un haut fait à consigner dans les annales du parti qui compte les Ravallac et les Balthazar Gérard parmi ses hommes d'action !

Vrai, nous ne sommes pas les amis de M. Vandepereboom, mais nous trouvons que l'*Etoile* — à propos d'un acte posé par un malheureux aliéné — va un peu loin en insinuant que M. Vandepereboom pourrait bien passer son temps à conseiller au personnel de ses bureaux, d'assassiner les membres de la famille royale.

Quant aux noms de Ravallac et de Balthazar Gérard, nous avouons qu'ils sont on ne peut mieux en situation.

L'*Etoile* — décidément — a tort de se moquer des journaux cléricaux. Ceux-ci ne sont jamais aussi bêtes que ça.

Ajoutons que la *Meuse* a reproduit l'ineptie en question.

La *Gazette* nous apprend que :

Le héros de la revue, c'a été le prince Baudouin. Il marchait dans les rangs de l'École militaire, le fusil sur l'épaule.

Des dames étaient montées, pour le mieux voir, sur des chaises et sur des tables. Et tout ce monde s'attendrissait de le voir recevoir la pluie comme un autre.

Et les pauvres soldats, que l'on avait fait lever à deux heures du matin, qui sont restés toute la journée dans la pluie et qui ont été se coucher à une heure du matin, le lendemain, après avoir fait un trajet de deux cents kilomètres en chemin de fer, ils n'attendaient personne, ceux-là !

Ecoutez, maintenant, ces détails palpitants :

Le Roi a fait au prince un petit salut de la main. L'archiduc Rodolphe a tourné la tête, après avoir passé, pour le regarder plus longtemps. Le prince de Saxe-Cobourg a, dit-on, cligné de l'œil et le comte de Flandre ne s'est livré à aucune manifestation particulière.

A Liège, les officiers de la garde-civique — ou, du moins, un certain nombre d'entre eux, se sont rendus chez M. Pety, dit de Thozée, afin de remettre à ce fonctionnaire une adresse pour sa majesté.

Les corps spéciaux — qui devaient obéir, sous peine d'amende, à la convocation — escortaient ces messieurs. Les bleus invités mais non obligés à venir, était à peu près cinquante en tout.

Nous nous étions rendu sur le passage du cortège, pour voir M. le major Marseille, des chasseurs, tomber de son cheval.

M. Marseille était à pied ! Nous étions refaits !

Nous engageons très sérieusement M. le major Marsille à ne plus se permettre de pareilles mystifications à notre égard.

Nous ne serions pas disposés à les tolérer !

\* \* \*

Nos lecteurs seront sans doute heureux d'apprendre que l'honorable M. Petit, dit Pety, dit de Thozée, est en instance, à Bruxelles, pour obtenir l'autorisation d'ajouter à son nom celui de... de Chiny.

Personnellement, nous ne voyons aucun inconvénient à ce que M. le gouverneur s'enrichisse et, puisque déjà il s'est osé qualifier de idem, il peut aller un peu plus loin dans cette voie, sans trop ahurir les populations. Seulement, étant donnée la rage nobiliaire de l'excellent M. Petit, nous demandons qu'on donne à cet estimable fonctionnaire un titre assez ronflant pour qu'il laisse, dans l'avenir, le gouvernement tranquille.

Qu'on l'appelle Godefroid de Bouillon et que cela finisse !

\* \* \*

Dans les décorations nouvelles, le *Moniteur* signale :

M. Grodent, administrateur de la banque liégeoise, pour services rendus au pays.

Nombre de lecteurs du *Frondeur* nous prient instamment de les renseigner sur quel genre de service cet estimable citoyen a pu rendre au pays.

Il a toujours, que l'on sache, emporté les gros bénéfices que ses différentes places ont pu lui rapporter ; mais de sa vie publique on ne connaît rien.

Après ça ! la plupart des décorés sont dans le même cas !

\* \* \*

Il y a quelques jours à peine, les journaux ont raconté qu'un des employés de l'*Etat du Congo*, un charpentier wallon, s'étant avisé de faire une partie de canot, avait été happé au passage par un crocodile de forte taille, et entraîné au fond du fleuve.

Aujourd'hui, nouvel accident, raconté en ces termes par le *Mouvement géographique* :

« Un terrible accident de chasse vient de provoquer la mort du jeune et sympathique lieutenant Hintze de l'armée suédoise. Le 16 janvier, le lieutenant, de résidence à la station de Granville, était en parfaite santé et s'appretait à quitter cette station pour celle de Philippeville, dont il venait d'être nommé chef. Vers 4 1/2 heures du soir, il sortit en compagnie de M. Nipperday, agronome allemand, attaché à la station, pour aller tuer quelques pièces de gibier dans les environs.

En avançant le pied pour ajuster un oiseau, il marcha sur un grand serpent vert à ventre jaune, qui se dressa et le mordit au mollet, à travers le pantalon. M. Hintze s'empressa de gagner la station où il expira dans la nuit, après quelques heures de souffrance. C'était un agent dévoué qui avait su se concilier l'affection de tous, aussi bien au Congo qu'au Kouilou. Il avait quitté Ostende le 20 juillet de l'année dernière pour l'Afrique. »

Les belges qui, après avoir lu ces récits, hésiteraient encore à se précipiter vers la nouvelle colonie belge, seraient évidemment les derniers des polissons.

Et dire que c'est pour avoir procuré à la Belgique la possession d'une colonie aussi agréablement agrémentée de crocodiles et de serpents que ce pauvre Léopold II est blagué par des gazetiers sans pudeur.

Parole d'honneur ! c'est à se dégoûter de se dévouer pour le peuple !

## Fête de bienfaisance.

En présence du succès énorme obtenu par la fête donnée au profit des pauvres, dans le superbe local érigé place St Lambert, le comité organisateur a cru devoir organiser, pour demain dimanche, une troisième journée de fêtes.

On trouvera aux réclames, le programme détaillé de la journée. Bien que cette dernière séance ait un caractère plus populaire, elle ne cédera en rien aux précédentes. Il y aura concerts par différentes harmonies et par le Cercle choral les *Disciples de Grétry*, séance par Donato, fête militaire, théâtres Guignol, Télémaque fils d'Ulysse, ménagerie, enfer, etc., etc., etc.

Tous les magasins seront réouverts, plus brillants, plus abondamment fournis que jamais, ainsi que la confiserie, le bar international et les frites.

A 8 heures du soir, on vendra aux enchères dans trois magasins les objets restants. Cette vente aux enchères sera fort animée car il y a de très-bons et de très-beaux lots parmi les objets donnés et ils seront adjudés à tout prix, la vente étant définitive.

Nous avons oublié de mentionner la réception d'une charmante lettre par laquelle le comité de secours aux ouvriers sans travail nous prie d'être son interprète auprès de nos lecteurs pour les remercier de leur généreuse initiative. Le comité ajoute que les sommes recueillies seront distribuées immédiatement et avec une impartialité absolue.

Voilà notre oubli réparé.

## Duel en Ballon.

Voici une histoire profondément émouvante, et d'un bout à l'autre authentique, qui s'est passée il y a quinze jours ou trois semaines au plus, à l'avant-dernière ascension du célèbre et heureux aéronaute Godard.

M. Godard n'emmenait ce jour-là qu'un seul compagnon de voyage. C'était un riche particulier qui avait payé mille francs sa part des périls de l'expédition.

Le temps était on ne peut plus propice. Le ballon s'élança rapidement à une assez grande hauteur.

— Quel effet cela vous produit-il, demanda M. Godard à son compagnon.

— Rien, fit celui-ci laconiquement.

— Je vous fais mon compliment, dit M. Godard. Vous êtes le premier que je vois arriver sans émotion à une hauteur pareille.

— Montez toujours, dit le voyageur avec un flegme magnifique.

M. Godard jeta du lest. Le ballon s'éleva d'une cinquantaine de mètres.

— Et maintenant, demanda M. Godard, le cœur vous bat-il ?

— Rien encore, répondit son compagnon d'un air qui ressemblait presque à de l'impatience.

— Diable ! exclama M. Godard, vous aviez réellement, mon cher monsieur, des dispositions pour être aéronaute.

Le ballon montait toujours. A cent mètres plus haut, M. Godard interrogea une troisième fois son compagnon.

— Et maintenant ?

— Rien ! rien ! pas l'ombre d'une frayeur quelconque ! fit le voyageur d'un ton positivement mécontent, et comme un homme qui éprouverait une profonde déception.

— Ma foi, tant pis ! dit l'aéronaute en riant ; mais je dois renoncer à vous faire avoir peur. Le ballon est arrivé assez haut. Nous allons descendre.

— Descendez !...

— Certainement. Il y aurait du danger à monter davantage.

— Cela m'est parfaitement égal. Il ne me plaît pas de descendre.

— Vous dites ? demanda M. Godard absourdi.

— Je dis que je veux monter encore, monter toujours ! J'ai donné mille francs pour avoir des émotions. Nous ne descendrons pas avant que je n'aie eu mes émotions.

M. Godard se mit à rire ; il crut d'abord à une plaisanterie.

— Voulez-vous monter ? encore une fois ! demanda le voyageur en le prenant à la gorge et en le secouant avec violence. Quand les aurai-je mes émotions ?

M. Godard à ce moment se sentit perdu... Une révélation subite et foudroyante venait de lui arriver... En regardant les yeux étrangement dilatés de son compagnon de voyage, il reconnut qu'il avait à faire à un fou !

Allez donc faire entendre raison à un fou ! demandez donc du secours au milieu des nuages ! si encore il avait eu une arme ! Il se trouvait dans le cas de légitime défense après tout. Mais on ne se munit pas de pistolets pour un voyage en ballon. On ne se croit pas menacé de mauvaises rencontres parmi les astres.

La terre était à quinze cents mètres. Une chute horrible ! et le moindre mouvement de ce fou furieux pouvait faire chavirer la nacelle.

M. Godard, avec le sang-froid qu'il a gagné dans tant d'audacieuses expéditions, fit toutes ces réflexions en l'espace d'une seconde.

— Ah ! tu t'es moqué de moi, mon bonhomme ? continuait le fou sans lâcher prise. Ah ! tu me prends mille francs pour ne pas me donner d'émotions ! Eh bien ! sois tranquille ! A mon tour de rire. C'est toi qui vas la danser !

Le fou était doué d'une force musculaire prodigieuse. M. Godard n'essaya même pas de se défendre.

— Que voulez-vous de moi ? demanda-t-il d'un air soumis et d'un ton calme.

— Je vais bien m'amuser à te voir faire la culbute ! dit le fou avec un rire féroce... mais auparavant, (le fou parut se raviser.) j'ai mon idée... Je veux aller chercher des émotions là-haut. Il faut que je me mette à cheval sur le demi-cercle.

Le fou désignait la partie supérieure du ballon. Tout en parlant, il se mit en devoir de grimper le long des cordes qui rattachaient la nacelle à l'aérostatis. M. Godard, qui n'avait pas tremblé pour lui-même, ne put s'empêcher de trembler pour le fou.

— Mais, malheureux, vous allez vous tuer ! vous serez pris de vertige.

— Pas d'observations ! dit le fou en le reprenant au collet, ou je commence par te lancer dans le vide.

— Au moins, dit M. Godard, laissez-moi vous mettre une corde autour du corps, pour que vous restiez attaché au ballon.

— Soit ! répondit le fou, qui parut comprendre l'utilité de la précaution.

Ainsi fut fait. Muni de son lien de sûreté, le fou se mit à grimper le long des cordes, avec une agilité d'écureuil. Il arriva au ballon ; il se mit tranquillement à cheval sur son demi-cercle, ainsi qu'il l'a dit. Une fois là, il poussa un cri de triomphe et tira un couteau de sa poche.

— Qu'allez-vous faire ! demanda M. Godard qui craint qu'il n'ait l'idée d'éventrer le ballon.

— Me mettre à mon aise, d'abord !

Sur ces mots, le fou coupe lestement la corde de sauvetage que M. Godard lui avait attachée. Qu'un coup de vent ébranle le ballon et le malheureux roule dans le vide. M. Godard ferme les yeux pour ne pas le voir. Le fou bat des mains ; il ne se possède pas de joie ; il donne des coups de talon pour éperonner la course du ballon.

— Et maintenant, hurle-t-il en brandissant son couteau, nous allons rire ! Ah ! brigand ! tu as voulu me faire descendre ! Eh bien ! c'est toi qui vas dégringoler, et plus vite que ça ! Tu vas voir !

M. Godard n'a pas le temps de faire un mouvement, de placer un mot : avant qu'il n'ait deviné l'infamante intention du fou, celui-ci toujours à cheval sur le demi-cercle a déjà coupé trois... quatre cordages qui retiennent la nacelle ; celle-ci penche horriblement... Elle ne tient plus qu'à deux câbles, autant dire à un fil ; c'en serait fait de M. Godard, s'il ne s'était accroché désespérément aux câbles restants...

Le couteau du fou s'approche des deux derniers cordages... Encore un moment, et tout sera dit...

— Un mot seulement ! lui crie M. Godard.

— Non ! pas de grâce ! vocifère le fou.

— Je ne demande pas ma grâce, au contraire !

— Que veux-tu alors ! dit le fou étonné.

— Dans ce moment, dit rapidement l'aéronaute, nous sommes à une hauteur de 1,500 mètres.

— Tiens ! dit le fou en riant, ça sera joli de dégringoler de si haut.

— C'est encore trop bas, poursuit M. Godard.

— Comment cela ? demande le fou stupéfait.

— Oui ! mon expérience d'aéronaute m'a appris qu'en tombant de cette hauteur, on risque de ne pas se tuer. Chute pour chute, j'aime mieux tomber de façon à être tué qu'à être estropié. Faites-moi la grâce de ne me précipiter qu'à trois mille mètres de haut seulement.

— Cela me va ! dit le fou à qui l'idée d'une chute plus effrayante sourit.

Aussitôt M. Godard tient héroïquement sa promesse. Il jette une énorme quantité de lest. Le ballon reprend un puissant élan et monte de 200 mètres en quelques secondes...

Seulement — tandis que le fou surveille l'opération d'un air menaçant, — l'aéronaute en accomplit une autre en sens tout à fait contraire. Il a remarqué que parmi les cordes épargnées par le fou, figure la corde à soupape ; son plan est fait. Il tire cette corde ; il ouvre la soupape ménagée à la partie supérieure du ballon pour laisser échapper le trop plein de gaz hydrogène.

Le résultat espéré ne se fait pas attendre : peu à peu, le fou s'assoupit, asphyxié insensiblement par les vapeurs du gaz qui se dégage.

Quand il est suffisamment asphyxié, M. Godard laisse avec précaution son ballon redescendre doucement à terre... le drame était fini. Il était sauvé !

Arrivé à terre, M. Godard ne garda pas rancune à son fou ; il s'empressa de le rapeller à la vie ; puis il le conduisit, pieds et poings liés, à la mairie la plus prochaine.

JEAN ROUSSEAU.

## M. Célestin Demblon à Paris.

La population n'ignore pas que M. Célestin Demblon, auteur de ses *Croyances*, des *Contes mélancoliques* et rédacteur en chef du *Wallon*, s'est rendu dernièrement à Paris (France). Bien que les affaires du Tonkin et la chute du ministère Ferry aient fait quelque peu tort à cet événement, on peut cependant affirmer que le voyage de notre concitoyen dans la capitale de la France sera considéré comme un des incidents marquant de la période actuelle.

M. Demblon, qui a recueilli pendant son voyage une foule de documents inédits, se propose, paraît-il, de publier prochainement un volume sur Paris, ses habitants, ses monuments, etc.

En attendant cette publication, qui ne peut manquer de jeter un jour nouveau sur cette ville, encore si peu connue, nous croyons être agréables à nos lecteurs, en reproduisant quelques extraits de la relation du voyage de M. Demblon, relation publiée en tête du *Wallon* du 5 avril dernier.

Nous citons textuellement et sans commentaires :

Mon petit voyage dans la cité des merveilles et des effrois s'est heureusement accompli et mon séjour, d'insignifiants ennuis exceptés, a été un continuel enchantement. La vie a de ces féeries échappées. Le ciel d'ailleurs m'avait préalablement envoyé un signe irrécusable et glorieux : le matin, au lever du jour, pendant que le train volait à travers les plaines de l'île de France, j'ai vu à mon réveil, du côté de la Champagne, j'ai vu le soleil dans toute la fraîcheur de son éclat monter triomphalement au-dessus des légers paysages de la France comme pour me souhaiter la bienvenue. J'ai du coup songé à La Fontaine dont il aurait été le coin natal, et la vision du divin bonhomme m'est revenue comme un salut de mon enfance du plus favorable présage. Il est des superstitions si consolantes ! Je me suis senti enveloppé dans le lumineux enthousiasme de la patrie de Victor Hugo ; et bientôt, assailli de souvenirs troublants, adouci et tête découverte, j'ai salué Paris qui se déroulait au loin.

Ce que j'aime dans une ville, ce sont les vieux et grands souvenirs avec lesquels m'ont familiarisé mes études. Ils abondent ici. Les pierres ont des voix mystérieuses et solennelles. Sur la place de la Bastille, le drame colossal, enthousiaste et sauvé de 1789 a passé dans la nuit de mes yeux clos. Toute l'histoire de France est écrite dans les monu-

ments de Paris. Jeanne d'Arc à sa statue et Molière sa fontaine. Voltaire trône à la Comédie française. Victor Hugo demeure Avenue Victor Hugo.

Le véritable attrait de mon voyage a été mes visites. Entre autres, j'ai passé une soirée chez Victor Hugo, un après-dîner chez Léon Cladel et une heure chez Emile Zola ; je ne saurais dire lequel a été le plus charmant. Victor Hugo m'a seulement dit quelques mots, étant très entouré. Il m'a ému au-delà de toute expression ; le voir était, depuis dix ans, un de mes rêves les plus ardents.

Après mes visites, le Louvre a achevé de m'emplit d'éblouissements. Une vingtaine des pures merveilles de l'art sont là dans leur splendeur. J'ai salué *La Joconde*, *La Sainte Famille*, de Raphaël, *La Vénus de Milo* avec une profonde émotion. Rembrandt et Léonard de Vinci, le premier surtout dont j'ai cependant vu les chefs-d'œuvre en Hollande, ont encore grandi dans mon admiration. Je choisisais difficilement entre *La Ronde de la-bas* et l'admirable *Tobie* d'ici. Et quels portraits ! Velasquez, Le Corrège, Ribera, Rubens, Holbein, Cuyt, Géricault, Courbet, Watteau, Breughel et quelques autres trônent aussi resplendissants, dans ce palais de l'art. Une chose qui m'a déçu, c'est la couleur du Poussin. Je voudrais n'avoir jamais vu ses œuvres qu'en gravures. Néanmoins, *Diogène* et sur *Les Bergers d'Arcadie*, ces frères de Télémaque, comptent parmi les perles du musée.

CÉLESTIN DEMBLON.

## VILLE DE LIÈGE

Place Saint-Lambert

### Grande Fête de bienfaisance

Au profit des pauvres de la ville de Liège

DIMANCHE 12 AVRIL

A 2 heures de relevée

### Fête foraine populaire

MAGASINS

Vêtements de pauvres. — Jouets. — Chinoiserie. — Articles pour fumeurs. — Confiserie. — Fleurs. — Parfumerie. — Maroquinerie.

BAZAR

Tir à la carabine Flobert. — Friture Liégeoise. — Jeux divers. — Buffets. — Buvettes. — Guignol. — Atelier de Photographie.

THÉÂTRE

Représentations continues par la troupe universelle de Sir V. Kiranos. — L'Enfer. — Musée. — Diorama.

FÊTE MILITAIRE

Concert permanent

A 2 heures, par la Société d'Harmonie du Hasard.

A 4 1/2 heures, par les fanfares du 7<sup>e</sup> régiment d'artillerie.

A 5 1/2 heures, par la Société chorale les Disciples de Grétry.

A 7 1/2 heures, par l'harmonie du 9<sup>e</sup> régiment de ligne.

A 9 heures, par l'harmonie du 10<sup>e</sup> régiment de ligne.

A 3 heures, séance du magnétisme par M. Donato.

De 4 1/2 à 9 1/2 heures, représentations de *Télémaque*, par la section dramatique des Etudiants libéraux.

Tirage des Tombolas.

A 7 1/2 heures, FÊTE DE NUIT.

VENTE AUX ENCHÈRES

Prix d'entrée :

Carte prise à l'avance jusqu'au samedi soir : 50 centimes.

Carte prise aux guichets : 4 franc.

N. B. — Les cartes de circulation générale seront encore valables pour une entrée ; elles seront retirées au contrôle.

## THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE.

Direction Ed. GALLY

Bur. à 6 h 1/2 h. — Rid. à 7 h 0/0 h.

Dimanche 12 avril 1885

La jolie fille de Perth, opéra en 4 actes

Une panthère de Java, comédie en 1 acte.

Lundi 13 avril 1885

Clôture de la saison Théâtrale. — Moitié prix à toutes places.

## RASSENFOSSE-BROUET

26, rue Vinave-d'Ile, 26

Services de table. — Nouveautés. — Orfèvrerie Christofle.

## A LOUER

à proximité de la gare de Longdoz, deux Maisons à porte cochère, l'une avec jardin, écurie et remise, et l'autre avec jardin, grand atelier planchéé de 140 mètres carrés, plus grande Maison avec grand jardin, écurie, remise, sise quai Mativa, 37. S'adresser quai Mativa, 33.

## Gros lot de 25,000 Fr.

TIRAGE DU 25 AVRIL 1885.

### BRUXELLES 1879

6 tirages par an. Ces titres sont vendus : par 12 versements mensuels de fr. 9-80 ou 24 versements mensuels de fr. 5-20.

L'acheteur, dès son premier versement, a droit à tous les tirages ainsi qu'aux coupons d'intérêts échéant pendant toute la durée de son contrat. Il reçoit gratuitement chaque mois les listes de tous les tirages. Les quittances mensuelles sont encaissées chez lui sans aucun frais.

Achats et ventes de lots de villes, billets et monnaies étrangères au meilleurs cours, escompte de coupons, ordre de bourse, etc. Prêt sur dépôt d'actions et d'obligations.

D. LATOUR-DEPAS, Changeur

1, place Verte, 1, joignant le Louvre.

## ANTIQUITES

L. Kervysier, sculpteur, rue Mont-St-Martin, 54, Liège. Spécialités des réparations et transformations des meubles antiques.

Allez voir les étalages de chaussures pour hommes et pour dames à 12-50 de la Grande Maison de Parapluies, 48, rue Léopold, coin de la place Saint-Lambert. Aussi peu connaissant que vous soyez, vous conviendrez que jamais à Liège ni ailleurs, vous n'avez vu vendre des chaussures aussi belles et aussi solides à un prix aussi extraordinairement bon marché.

Liège — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Etuve, 12.

# VOYAGE À CHEVREMENT

